



Dire et Chanter Les Passions

DCLP



REVUE

INTERNATIONALE



DIRE ET



CHANTER



LES PASSIONS



02 L'Émotion chez Luciano Pavarotti

sept 2022

Directeurs de la revue :
(par ordre alphabétique)

Marc JEANNIN et David POULIQUEN
Enseignants-chercheurs à l'Université d'Angers

Directeur de publication :

Jean-François BIANCO
Enseignant-chercheur à l'Université d'Angers

Revue à comité de lecture
International peer-reviewed journal

Directeurs de la revue (par ordre alphabétique)

Dr Marc JEANNIN, Université d'Angers & **Dr David POULIQUEN**, DCLP

Directeur de la publication

Dr Jean-François BIANCO, Université d'Angers

Direction scientifique (par ordre alphabétique)

Prof. Matteo CASARI	Alma Mater Studiorum, Università di Bologna
Pr Adrian GRAFE	Université d'Artois
Pr Danièle PISTONE	Sorbonne Université

Comité scientifique (par ordre alphabétique)

Prof. Angela ALBANESE	Università degli Studi di Modena e Reggio Emilia
Pr. Carlo ALTINI	Università degli Studi di Modena e Reggio Emilia
Pr Patrick BARBAN	Université du Havre
Pr Marina BONDI	Università degli Studi Modena e Reggio Emilia, Conservatorio di Musica Vecchi Tonelli
Pr Philippe BLAUDEAU	Université d'Angers
Dr Jean-Noël CASTORIO	Université du Havre
Fabio CEPPELLI	Teatro Luciano Pavarotti
Pr Carole CHRISTEN	Université du Havre
Dr Golda COHEN	Université d'Angers
Pr Nobert COL	Université de Bretagne Sud

Pr. Carl GOMBRICH	The London Interdisciplinary School
Simon LEADER	The Leys School
Dr Marie NGO NKANA	Université de Strasbourg
Jean-Yves LE JUGE	Festival de musique baroque de Quelven
Dr Nicola PASQUALICCHIO	Università di Verona
Dr Paul PHILLIPS	Stanford University
Dr Geoffrey RATOUIS	Université d'Angers
Dr Sophie ROCH-VEIRAS	Université Catholique de l'Ouest
Pr Clair ROWDEN	School of Musicologie Cardiff University

Équipe éditoriale

Volet édition :

Marine VASLIN

Lisa FISCHER

Marjorie GRANDIS

Volet graphique-design :

Allison LEGAVRE

Webmaster

Dominique RIBALET

Publication périodique

Revue en libre accès disponible sur : www.dclp.eu/revue-dclp



Langues de publication : français, italien, anglais

@ : contact-revue-dclp@dclp.eu

ISSN : 2804-0074

Dépôt légal : février 2021

Présentation de la *Revue internationale Dire et Chanter Les Passions*

La *Revue internationale Dire et Chanter Les Passions* (revue DCLP) est une revue à comité de lecture qui publie des articles rattachés à la thématique principale de l'expression des passions. Elle propose des sujets de réflexion interdisciplinaires de qualité, notamment autour de la voix et des émotions qu'elle suscite, selon des angles d'approche divers et originaux. La revue DCLP publie dans le domaine des sciences humaines et sociales, en format numérique et/ou papier, des articles émanant de chercheurs, d'experts, de spécialistes, d'artistes et de personnalités rayonnant dans une sphère nationale et/ou internationale. La revue DCLP publie des numéros thématiques et également des hors-séries, et une rubrique varia. Cela souligne l'engagement résolu de la revue DCLP en faveur du décroisement des savoirs et la diffusion des connaissances.

LUCIANO PAVAROTTI ET LE CHANT LYRIQUE FRANÇAIS : QUELQUES PÉPITES ET ANECDOTES

Denis Huneau
Maître de conférences à l'Université Catholique de l'Ouest

On ne présente plus Luciano Pavarotti (1935-2007), l'un des plus grands et plus populaires chanteurs d'opéra italien depuis Enrico Caruso. Mais s'il chante d'abord et avant tout les plus grands airs du *bel canto* – notamment Verdi et Puccini –, large est l'envergure du personnage. C'est ainsi qu'il a contribué à populariser la musique classique auprès de publics moins connaisseurs, à travers par exemple de nombreux concerts télévisés, et particulièrement lors des représentations des *Trois ténors*, avec Plácido Domingo et José Carreras. Mais cela a commencé bien avant :

Pavarotti chante à la télévision, apparaît dans des publicités et des *talk-shows*, livre ses recettes de cuisine, etc. L'année 1973 ouvre l'ère des concerts dans les stades, avec un récital au Golden Gate Park de San Francisco – le premier d'une longue série ; jusqu'à la fin des années 1980, Pavarotti conciliera ces méga-shows en plein air et sa carrière "sérieuse" sur les scènes de New York, Milan, Vienne ou Londres.⁸⁷

Pavarotti n'a pas non plus uniquement côtoyé les chanteurs lyriques, mais a également collaboré avec des artistes issus d'univers musicaux bien différents, comme Stevie Wonder, etc. lors de concerts à but humanitaire intitulés *Pavarotti and friends*. On notera doré et déjà un français dans ce groupe : Florent Pagny, connu pour sa voix assez puissante.

Pavarotti a donc apporté sa voix et son style unique à un large éventail de compositions, contribuant à leur popularité et à leur appréciation par un public international. Qu'en est-il, dans le cadre de cette ouverture d'esprit, d'un autre répertoire que le répertoire italien, et en particulier le répertoire français ? Bien que la musique française ne soit pas l'aspect le plus connu de la carrière de Pavarotti, il a de fait apporté sa voix puissante et expressive à certains morceaux du répertoire lyrique français, comme nous allons le voir à travers un certain nombre de pépites et d'anecdotes.

PAVAROTTI ET LE CHANT LYRIQUE ITALIEN

Il faut évidemment souligner à quel point la carrière de Luciano Pavarotti est d'abord et avant tout jalonnée des grandes œuvres et des grandes voix de l'opéra italien. Sa carrière à l'opéra débute en effet en Émilie-Romagne, le 29 avril 1961, au moment où il endosse le rôle de Rodolfo dans *La Bohème*. Les choses évoluent très vite : deux ans plus tard, il remplace au pied levé le ténor Giuseppe Di Stefano au *Royal Opera House* à *Covent Garden* (Londres) et le public est subjugué. 1965 est une grande année : Pavarotti y fait ses débuts aux États-Unis en février, à Miami, aux côtés de Joan Sutherland et, le 28 avril, à la Scala de Milan dans *La Bohème*

⁸⁷ Jérémie Rousseau, « PAVAROTTI, Luciano (1935-2007) », *L'Univers de l'opéra*, dir. Bertrand Dermoncourt, coll. « Bouquins », Paris : Robert Laffont, 2012, p. 1154.

et dans *Rigoletto*, où il interprète le duc de Mantoue, grand séducteur de femmes, rôle qu'il reprendra à de nombreuses reprises durant sa carrière. Le 20 novembre 1969, il triomphe dans *I Lombardi* de Verdi à Rome : c'est son premier opéra enregistré puis mis en vente, qui comprend aussi des airs de Donizetti et de Verdi.

L'Italie domine de manière plus vaste. L'année 1990 représente un tournant pour sa reconnaissance internationale, lors de la Coupe du monde de football en 1990 en... Italie. C'est le 7 juillet 1990 que Pavarotti forme en effet avec ses deux collègues les *Trois ténors*. Les chanteurs interprètent alors, devant les anciens thermes de Caracalla à Rome, des airs d'opéra connus, sous la direction de Zubin Mehta. L'air « Nessun dorma » de *Turandot* de Puccini devient l'air officiel du championnat mondial. En 1994, le trio se réunit à nouveau, toujours pour la Coupe du monde de football, mais cette fois à Los Angeles, devant plus d'un million de spectateurs et téléspectateurs, toujours sous la baguette de Zubin Mehta.

Le sport, l'Italie et l'opéra italien matérialisent d'autres étapes, dont la fin de sa carrière. Connu pour son amour inconditionnel de l'équipe de football de la Juventus de Turin, Luciano Pavarotti interprète à nouveau « Nessun dorma », le 10 février 2006, lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques d'hiver à Turin. Il est alors déjà affaibli par les graves problèmes de santé qui l'emporteront l'année suivante et il doit baisser le chant d'un demi-ton. C'est sa dernière apparition publique sur scène. Il reçoit une très importante ovation, de la part d'un public venu du monde entier. Auparavant, à l'âge de soixante-neuf ans, il avait fait ses adieux à l'opéra en endossant une dernière fois le costume de Mario Cavaradossi dans *Tosca*, le 13 mars 2004 au Metropolitan Opera.

Pavarotti est intimement lié à la langue italienne, à travers trois qualités essentielles, que nous décrit Damien Colas :

La première est la perfection de sa diction, du grave à l'extrême aigu, du *piano* au *fortissimo*. Pas un mot, dans le répertoire italien, n'échappe à l'intelligence de l'auditeur. Pavarotti réussit à préserver conjointement, dans tous les registres de l'émission vocale, la richesse du timbre et l'exacte conformation de toutes les voyelles. Un exploit, assurément lié à des capacités vocales hors du commun. Outre les épanchements lyriques, où cette clarté de diction fait presque figure de luxe, car elle n'est pas absolument nécessaire, les passages de *parlante* dramatique et de dialogue, notamment dans les ensembles de Verdi, acquièrent une nervosité incomparable grâce à la force oratoire du chanteur. La deuxième qualité est la ligne de chant. Quand tant d'interprètes s'arrêtent mot après mot, voire syllabe après syllabe, pour donner de l'emphase à leur propos, Pavarotti déploie des lignes. Quand le ténor est éperonné par un grand chef, comme Karajan, ces lignes vocales répondent au contrepoint des mélodies et des contre-chants des instruments de l'orchestre. La troisième qualité reste, bien sûr, le timbre. Timbre homogène, au grave riche et bien assis, qui s'illumine progressivement à mesure que la voix gravit le registre aigu jusqu'à devenir étincelant dans le suraigu.⁸⁸

Les obsèques du chanteur sont, enfin, célébrées le 8 septembre 2007 dans la cathédrale de Modène, en présence de milliers de personnes. On dénombre dans l'assistance beaucoup d'officiels Italiens, tels le président du conseil Romano Prodi, le vice-président Francesco Rutelli, les ministres Ricardo Franco Levi, Arturo Parisi, Giulio Santagata et Serafino Zucchelli, le président de la région Émilie-Romagne, Vasco Errani, et le maire de Modène George Pigghi. Dans le répertoire alors chanté, on remarque bien sûr la présence marquée du répertoire italien, mais pas uniquement : si on entend l'*Ave Maria* de Giuseppe Verdi (par la soprano Raina Kabaivanska), il y a aussi l'*Ave Verum Corpus* de Mozart (Andrea Bocelli) et le *Panis angelicus* de

⁸⁸ Damien Colas, *Classica*, 2007, cité in Jérémie Rousseau, *op. cit.*, pp. 1154-1155.

César Franck (qui certes n'est pas tout à fait français, mais chef de file d'une certaine école française), dans un enregistrement émouvant par Pavarotti lui-même et son père.

PAVAROTTI ET LE CHANT LYRIQUE FRANÇAIS

Face à ce lien intrinsèque, intime, de Pavarotti avec le chant italien, quelle place reste-t-il pour un autre répertoire ? La France et le chant lyrique français ne sont cependant pas totalement absents de sa carrière. Ce répertoire, lui aussi, bien que davantage en pointillés, jalonne son parcours. Prenons à nouveau les *Trois ténors* : en 1998, la Coupe du monde de football se déroule justement en France, et le trio choisit la tour Eiffel pour son concert, dans un décor signé par le producteur Tibor Rudas, cette fois-ci sous la direction de James Levine. Deux milliards de téléspectateurs répartis dans le monde entier suivent le concert.

Les avis sur les liens de Pavarotti avec le chant français sont néanmoins souvent tranchés ou ambigus. Jérémie Rousseau déclare ainsi, catégorique :

S'il ose *Idoménée* de Mozart, il refuse en revanche tout rôle français ou allemand : rien que de l'italien. Bien qu'assez limité, ce répertoire comble son public, qui en redemande et ne se lasse pas de cette voix solaire, synonyme de perfection, de plénitude sonore et de générosité.⁸⁹

D'autres (site classiquenews.com) confirment qu'il n'a jamais chanté en français... pour mentionner ensuite plusieurs titres d'airs célèbres :

Le ténor n'a chanté qu'en italien, osant quelques airs en français, approchés en récital, jamais dans le cadre d'une production : Don José (*Carmen* de Bizet), *Werther* de Massenet (Pourquoi me réveiller ?). Son souci de la clarté et de la diction n'ont pas à pâlir... Piètre acteur, du fait, avec les années, de son embonpoint (le géant de 1,90m pesait selon les périodes entre 90 et 120 kg), Luciano Pavarotti a réussi le tour de force de tout concentrer, dramatisme et intensité, tension et émotivité, dans sa seule voix.⁹⁰

La notoriété de Pavarotti aux États-Unis n'a pas non plus éclaté à n'importe quel moment, mais le 17 février 1972, dans *La Fille du régiment* de Gaetano Donizetti, au Metropolitan Opera de New York. Bien que Donizetti soit un compositeur italien, *La Fille du Régiment* est une œuvre qui se déroule en France et met en scène des personnages français. Pavarotti joue alors le rôle de Tonio. Devant un public ébahi, il enchaîne avec une facilité déconcertante les fameux neuf contre-ut de l'air « Ah ! mes amis, quel jour de fête ! », déclenchant dix-sept rappels, chose exceptionnelle dans le monde lyrique. Une nouvelle diffusion de cet opéra, en mars 1977, dans *Live from the Met telecat*, provoque la plus grande audience jamais obtenue pour un opéra télévisé. « *La Fille du régiment* l'impose définitivement aux États-Unis, en particulier au Metropolitan Opera de New York dont il fait son fief, et où il assure la relève de Corelli et de Bergonzi. »⁹¹ Pavarotti gagne, parallèlement à ce succès, de nombreux Grammy Awards et disques d'or.

La France, de son côté, admire le grand ténor. S'il a été fait Chevalier grand-croix de l'ordre du Mérite de la République italienne, ou Commandeur de l'ordre du Mérite culturel de

⁸⁹ Jérémie Rousseau, *op. cit.*, p. 1154.

⁹⁰ <https://www.classiquenews.com/luciano-pavarotti-tnor-1935-2007-portrait>.

⁹¹ Jérémie Rousseau, *op. cit.*, p. 1154.

Monaco, il est en France Officier de la Légion d'honneur (remise par Roland Dumas sur la scène de l'Opéra de Paris).

Pavarotti ne parlait pas bien français, certes, et cela a pu provoquer quelques scènes cocasses, dont celles-ci, à plusieurs niveaux, racontées par Claude Gingras à propos d'une venue avec l'OSM (Orchestre Symphonique de Montréal) – le Québec, terre de la défense par excellence du français. Il écrit, à propos du concert du 19 novembre 1982 à Montréal :

En dépit d'évidents problèmes vocaux, le ténor chanta sept airs d'opéra et accorda deux rappels. Il était accompagné par l'OSM que dirigeait Emerson Buckley, chef américain marié à une obscure soprano canadienne, Mary Henderson, qu'un 33-tours d'airs d'opéra, paru en 1955 sous la petite marque Allegro, présentait ainsi : « Born in the little village of Longueuil, in the Province of Quebec. »

La veille de son concert, Pavarotti donna une conférence de presse à son hôtel de la rue Sherbrooke. J'avais prévenu le directeur général de l'OSM, Zarin Mehta : Pavarotti ne parlant pas français, il faudrait peut-être en informer l'assemblée. Jamais homme à prêter l'oreille à qui ou à quoi que ce soit, Mehta ignore mon conseil.

Je ne me hâte pas de poser la première question et laisse ce plaisir à un collègue qui s'adresse en français à Pavarotti, lequel réplique avec la rapidité de l'éclair : « No spik Fréééinch ! No spik Fréééinch ! » Et l'imprudent d'enchaîner : « Je vous ferai remarquer, monsieur Pavarotti, que vous êtes sur le territoire du Québec. » Dans son coin, Zarin a dû avoir honte. Je le lui souhaite.

Je risque la deuxième question et choisis le délicat sujet des transpositions. M. Pavarotti donne-t-il les contre-ré et contre-fa des *Puritani* de Bellini ? Il tourne autour de la question, ou plutôt de la réponse, se montre irrité par mon insistance, me lance – en anglais, toujours – « Thank God, there are other critics ! », à quoi je fais écho : « Thank God, there are other tenors ! »

Je me retire... momentanément, pour revenir avec un livre, traduction française d'une biographie de Pavarotti dans laquelle il était écrit que le chanteur pouvait atteindre le *contre-si*.

Ignorant manifestement tout de l'art vocal, le traducteur avait cru que « high C » (ce qu'on appelle en France *contre-ut* et ici *contre-do*) se traduit tout normalement par *contre-si*. Ce qui n'avait aucun sens puisque cela voulait dire que Pavarotti pouvait chanter une octave plus haut que la normale. L'intéressé demanda à voir le livre. Je lui répondis – cavalièrement, je le concède – qu'il le verrait « later ».

J'avais également apporté un disque pirate du chanteur. Là encore, il n'était pas au courant et demanda à le voir. Il traversa la salle en furie, dans l'intention manifeste de me faire un mauvais parti (deux témoins me l'ont assuré), et se heurta à un fauteuil avant de me rejoindre. Je l'ai calmé avec une sorte d'amical « Luciano ». Il me qualifia néanmoins de « that obnoxious man » (faites votre choix : détestable, exécration, odieux, déplaisant, désagréable, antipathique) auprès du reporter de *The Gazette*, qui écrivit que Pavarotti « had a loud and nasty fight with a *La Presse* critic » et que « the discussion turned into a bitter slanging match ».

Dans mon compte rendu de la conférence de presse, j'évitai de me « mettre en scène » et me limitai à rapporter les propos du chanteur. Ce qui n'empêcha pas un pupitreux, chez nous, de titrer en première page, avec photo à l'avenant et en majuscules : LE CONTRE-FA DE MONSIEUR PAVAROTTI EST-IL UN VRAI CONTRE-FA ?

Le président et éditeur de *La Presse* à ce moment-là, Roger D. Landry, grand ami et grand admirateur de Pavarotti, ne m'a jamais parlé de l'incident. Bien que sachant que je n'étais pas un incondicional de l'Illustrissime, mais toujours respectueux de ses journalistes, M. Landry n'a jamais cherché à m'influencer.⁹²

Pavarotti a également marqué les musiciens français, d'opéra en particulier. Il s'est ainsi souvent produit à l'Opéra de Paris : « Le Palais Garnier l'a accueilli à de nombreuses reprises. Rolf Liebermann est le premier à le programmer en 1974, ce qui est plutôt tardif par rapport à sa réputation déjà bien établie »⁹³.

⁹² Claude Gingras, *Notes: 60 ans de vie musicale, confidences et anecdotes*, Anjou (Québec) : Groupe Fides Incorporated - Éditions La Presse, 2014, pp. 141-142.

⁹³ Jean-Philippe Saint-Geours, Christophe Tardieu, et Michel Sarazin, *L'Opéra de Paris, coulisses et secrets du Palais Garnier*, Paris : Éditions Plon, 2015, p. 200.

Parfois, certains le remarquaient pour un trait musical qui le différenciait des autres chanteurs. Ainsi Nicolas Joel, directeur du théâtre du Capitole de Toulouse de 1990 à 2009 puis directeur de l'Opéra national de Paris de 2009 à 2014 :

Quand il répète, il ne "marque" pas, ce qui signifie qu'il chante toujours à pleine voix, comme lors d'une représentation. Nicolas Joel, metteur en scène avant d'être nommé directeur de l'Opéra, se rappelle le volume sonore inouï dans un petit studio lors des nombreuses séances de répétition avec lui⁹⁴.

Mais, comme on l'a vu dans l'anecdote s'étant déroulée au Québec, on remarque également Luciano Pavarotti pour des traits de caractère particuliers. Voici le pendant, quelques anecdotes à l'Opéra de Paris :

Il a marqué son passage non seulement par des succès spectaculaires, comme dans bien d'autres théâtres, mais aussi par des espiègleries originales et bien significatives d'un personnage finalement assez simple et naturel derrière son masque de star et ses mauvaises humeurs calculées.

Quelques exemples.

Le Mario de *Tosca*, en 1984, a de grandes difficultés à enfiler ses bottes, juste avant d'entrer en scène. Trop d'embonpoint sans doute... Il faut retarder le lever de rideau pour laisser le temps à l'habilleuse d'intervenir en catastrophe.

La Bohème, en 1986, laissera quelques traces de ses facéties. Le décor du premier acte (la soupente atelier d'artiste) prévoit l'entrée de Rodolfo par un escalier assez pentu situé en haut de l'atelier. Pavarotti refuse de l'utiliser. A-t-il le vertige ? Ou peur que son poids l'entraîne et provoque sa chute ? On ne saura jamais. Toujours est-il qu'il faut concevoir et construire un nouveau décor lui permettant d'entrer de plain-pied, au niveau du plateau.

À la répétition générale, il lance une des premières répliques du rôle « *Non sono in vena !* » (en français, « Je n'ai pas d'inspiration ! », mais en italien « Je ne suis pas en veine »), et il fait clairement le geste de se piquer le bras avec une seringue, allusion à des scandales liés à l'usage de drogue par certains artistes... Éclats de rire dans la salle. Il ne rééditera pas la blague devant les spectateurs payants.

L'Elixir d'amour, en février 1987, permet une nouvelle fois à Luciano de se singulariser de manière sympathique... pour certains en tout cas. D'abord, en infraction aux « règles de bienséance » défendues par les spectateurs les plus conventionnels du Palais Garnier, il bisse la célèbre romance « *Una furtiva lagrima* », pour le plus grand bonheur des spectateurs de la première, qui est en même temps une soirée de gala de l'AROP [...]. Ensuite, il ne se rend pas au dîner des mécènes de l'AROP donné en son honneur, car il préfère manger de bonnes pâtes dans la loge du concierge italien, qui est du même village que lui [...].

Enfin, trois ans avant cette série de représentations, il avait exigé de la direction artistique de l'Opéra de Paris que le rôle d'Adina soit tenu par une amie très chère à son cœur, soprano convenable sans plus. La direction s'était pliée à cette requête et avait signé un contrat avec ladite dame. Mais le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas et, à l'approche des représentations, Luciano fait savoir qu'il est hors de question que la cantatrice prévue lui donne la réplique. Il ne veut plus la voir. On trouvera donc, en catastrophe, une Adina de remplacement, et on aura les plus grandes difficultés à évincer la première, même en la payant pour ne pas chanter...

[...]

Il a longtemps tenu le record des cachets attribués à un artiste lyrique en dépassant cent mille francs par représentation. Décidément, Luciano Pavarotti pesait lourd à tous égards, ce dont peuvent témoigner les spectateurs du Palais Garnier qui virent un soir un tabouret s'effondrer sous son poids.⁹⁵

⁹⁴ *Ibid.*, pp. 199-200.

⁹⁵ *Ibid.*, pp. 200-201.

LES ENREGISTREMENTS

Les enregistrements de Pavarotti, qu'ils soient édités ou pris sur le vif, témoignent de ses incursions dans le répertoire du chant lyrique français. Pas d'opéra entier, hormis *La Fille du régiment*, ou des duos et extraits des *Pêcheurs de perles*, dans lesquels il travaillait sa diction. Sinon, des airs individuels. Voici quelques titres :

- Georges Bizet, *Carmen*, «La fleur que tu m'avais jetée», Luciano Pavarotti, Wiener Volksopernorchester, dir. Leone Magiera. Decca.
- Georges Bizet, *Les Pêcheurs de perles*, «Au fond du temple saint», Luciano Pavarotti et Nicolai Ghiaurov, National Philharmonic Orchestra, Robin Stapleton. Decca.
- Gaetano Donizetti, *La Fille du régiment*, Luciano Pavarotti et alii, Chorus and Orchestra of the Royal Opera House, Covent Garden, dir. Richard Bonyngue. Decca.
- Jules Massenet, *Werther*. «Pourquoi me réveiller», Orchestra dell'ater, dir. Leone Magiera. Decca

Pour Noël 2017, à l'occasion des 10 ans de la mort de Luciano Pavarotti, la firme DECCA édite un coffret événement montrant l'ampleur de son héritage musical, intitulé «The complete opera recordings» et constitué de 95 CD + 6 Blu-ray pure audio), en version remastérisée avec un riche livret illustré. Il contient également les enregistrements d'œuvres sacrées comme le *Requiem* de Verdi ou le *Stabat Mater* de Rossini. À la manière d'un Karajan pour la musique symphonique, Pavarotti incarne à son niveau les années glorieuses de l'ère du compact disc – les fameuses années 1980. Le coffret récapitule les grandes intégrales lyriques réalisées pour le studio Decca, depuis *La Fille du régiment* de Donizetti sous la direction de Richard Bonyngue (Londres, juillet 1967) jusqu'au mythique *I Lombardi* de Verdi (Oronte, au Met de New York en 1996). Pour sa critique de la fameuse *Fille du régiment*, le site www.classiquenews.com écrit : «Dans *La Fille du Régiment* (1967), même délicatesse incisive, et intensité franche pour son Tonio, de surcroît chanté en français : incandescence du timbre, ardeur et agilité des aigus enfilés en un legato souverain et continu d'une musicalité impériale jamais forcée ni prise en défaut, ni négociée et contournée... Sa prestation pour le finale du I, "Ah mes amis", est portée par une ivresse jubilatoire car le timbre brille... palpité, frétille. La santé vocale et la jeunesse triomphe, mais sans artifices.»⁹⁶

On le voit, Luciano Pavarotti savait se concentrer sur ce qu'il avait de meilleur, sur ce qu'il ressentait au plus profond de lui-même : le chant italien. Mais, fidèle à sa générosité, il ne manqua pas, pour des morceaux qui le touchaient particulièrement, de faire quelques incursions dans le chant lyrique français. Dont un moment fondamental de sa carrière en 1972, et laissant, au fil des décennies, des souvenirs impérissables aux francophones qui l'ont côtoyé.

⁹⁶ <http://www.classiquenews.com/coffret-luciano-pavarotti-presentation-analyse-the-complete-operas-recordings-dg-decca-part-1-4>. [site consulté le 23 novembre 2023]